

## *Conversation avec Denys Delâge*

Caroline Pelletier

Sébastien Bolduc

*Denys Delâge, professeur récemment retraité de l'Université Laval, a publié un livre incontournable en histoire des Amérindiens, *Le pays renversé*, de même qu'un grand nombre d'articles portant sur l'histoire des Amérindiens et des colons dans le contexte des alliances et du processus de conquête. Il a analysé la rencontre et le choc des cultures aux plans religieux, économique, culturel, judiciaire, etc., et plus récemment sur celui du rapport aux animaux, et tout particulièrement aux chiens.*

\*\*\*

### **A.S. Dans un premier temps, parlez-nous d'où vous est venu l'intérêt d'étudier les chiens dans le contexte colonial canadien ?**

**D.D.** D'abord, j'aime beaucoup les animaux et les chiens tout particulièrement, et puis, j'ai été surpris de voir à quel point les sources nous parlent souvent de cet animal à propos duquel Amérindiens et Européens ont entretenu de nombreux échanges. Ensuite, je crois que le chien est de la plus grande pertinence pour penser la société parce qu'il n'est ni tout à fait dans la société, ni tout à fait à l'extérieur de celle-ci, bref il est à la marge puisqu'il appartient au règne animal et qu'il partage la vie des humains. L'histoire des chiens s'inscrit dans l'histoire générale des animaux tout autant que dans celle des humains parce que le chien est justement à la frontière du monde animal et de celui des humains dont il est l'indispensable compagnon depuis des millénaires. L'éthologie et la sociographie des chiens m'ont conduit à décrire les différentes races, leur utilité, leurs traits communs et leurs différences d'avec les chiens européens, ce qui m'a incité à dégager les spécificités culturelles européennes et amérindiennes du rapport au chien, mais plus fondamentalement du rapport à l'animal. Si des Amérindiens ont pu croire que les chiens européens avaient plus d'esprit que les leurs parce qu'ils étaient dressés pour des habiletés nouvelles à leurs yeux, à l'inverse les Européens ont réalisé que les Amérindiens accordaient aux chiens une puissance d'esprit percutante, inconcevable pour eux.

Au-delà de la description, il fallait tenter de comprendre la place du chien dans les cultures autochtones, ce qui exigeait un détour par la mythologie. Chien y est un acteur non seulement primordial, mais fondateur de la société parce qu'associé, de par sa promiscuité avec Femme, au chaos du monde avant l'interdit de l'inceste, ayant été refoulé en position dominée avec l'arrivée d'Homme héros fondateur qui l'a étripé et déchiré en morceaux; Chien est à l'origine de la vie animale dans les eaux, sur terre et dans les airs. Par contre, Chien a perdu sa place à l'origine de la vie humaine et, dans l'ordre nouveau de l'interdit de l'inceste, il est à l'origine de toute la vie animale.

Depuis des millénaires de vie commune, l'interaction quotidienne des humains et des chiens est marquée par la proximité et par la promiscuité, et à cet égard, mythes et comportements s'interpellent mutuellement. Les rites impliquant le chien, ceux de la vie depuis la naissance jusqu'à la mort, ceux qui marquent les temps forts de la société, dans la chasse, dans la guerre, dans l'affrontement de la maladie et de tous les dangers, pour le renouvellement du cycle annuel, etc., s'inscrivent dans les paradigmes des mythes qui seuls en livrent l'explication. Les observateurs extérieurs, missionnaires, militaires, etc., pour leur part, en dégageaient leur compréhension à partir de leur propre conception du monde fondée sur la domination de l'animal, sur le paradigme de l'échelle évolutive des sociétés depuis l'enfance de l'humanité jusqu'à l'âge adulte, et bien sûr, dans l'opposition des ténèbres du paganisme et de la lumière du christianisme, ou encore dans l'opposition superstition/raison. Ce construit de leur distance à l'Autre occultait cependant des distances analogues à l'intérieur de leur propre société européenne qui n'était pas

exempte de superstitions. L'étonnement ne fut-il pas réciproque ? Des Amérindiens interprétèrent eux aussi la société européenne à partir de leur propre culture, mais, tout comme les Européens, ils s'initièrent également, de leur côté, à l'observation objectivante et rigoureuse de l'Autre.

Dans les sociétés amérindiennes, le chien est donc un animal frontière entre le chaos et l'ordre social, entre l'animal et l'humain, entre la femme et l'homme, entre l'allié et l'ennemi, entre l'humain et les esprits; il est à l'origine de la vie et à son terme, nourriture lui-même et pourvoyeur de viande des bois, partageant le même ouragan et coprophage. Ne peut-il pas, comme les humains, acquérir un nom personnalisé, n'est-il pas le seul animal qui, à l'exemple des humains, doit respecter des tabous alimentaires ? Le voilà pour les Amérindiens à la jonction, dans la culture, des rapports entre humains et non humains, mais pour les Européens, à la jonction de la nature et de la culture. C'est cette position liminale qui fait du chien un exceptionnel intercesseur en même temps qu'une source de dangers, d'où son rôle central tant dans les mythes que dans les rites. À cet égard, l'étude du chien conduit à penser la société.

### *1. Aux origines : la rencontre des peuples et la rencontre des races de chiens*

**A.S En ce qui concerne l'Amérique, est-ce que le chien était domestiqué depuis longtemps ? Dans les récits ethnographiques, y a-t-il des informations mentionnant que d'autres animaux ont déjà été domestiqués ?**

**D.D.** L'Amérique centrale et l'Amérique du Sud connaissaient le chien et deux camélidés : l'alpaga et le lama. L'Amérique du Nord n'avait pour seul animal domestique que le chien dont la domestication précède l'arrivée des premiers humains en Amérique. Le chien était donc le compagnon des premiers chasseurs qui ont traversé l'isthme de la Béringie pour se répandre ensuite dans toutes les Amériques.

Les Amérindiens ont fait de multiples expériences visant à apprivoiser de nombreux animaux, sans toutefois les domestiquer, à l'exception probable du dindon qui était en voie de l'être. Dans un document inédit, le père jésuite Louis Nicolas raconte que les Outaouais, nation algonquienne, réussirent à apprivoiser des ratons laveurs, des petits castors, des loutres et mêmes des oursons. Par contre, l'histoire des animaux sauvages comme domestiques reste à écrire dans le contexte de l'histoire coloniale, tant pour leur éthologie que pour leur rapport à l'homme, rapport signé culturellement et qui variait radicalement d'une culture à l'autre.

**A.S. Comment caractériser les chiens amérindiens ? Y avait-il plusieurs races ? Observait-on des différences marquées d'avec les chiens européens ?**

**D.D.** Aux yeux du missionnaire naturaliste Louis Nicolas, il y avait, tout comme en France, toutes les espèces de chiens caractérisées par de grandes variations de taille et de couleur, et pouvant ressembler tant au loup qu'au renard. Des auteurs contemporains, qui en ont fait l'histoire, proposent, plus précisément, une quinzaine de races. Ces chiens avaient par contre toutes les caractéristiques communes suivantes : ils hurlaient plus qu'ils ne jappaient, leurs oreilles étaient courtes et droites, ils étaient pourvus d'une épaisse fourrure en deux couches de poil.

L'archéologie nous informe que la domestication ancienne du chien a conduit à la réduction de sa taille par rapport au loup; dans le nord-est de l'Amérique, les chiens étaient plutôt bas sur pattes, pourvus d'un museau allongé et de courtes canines. Durant les années de la guerre d'Indépendance américaine, un officier de l'armée royale anglaise, Thomas Anbury, décrit les chiens des Hurons comme roux, aux oreilles droites et ayant un museau ressemblant à celui du loup, tous dressés pour la chasse, ils égalaient à son avis les meilleurs chiens anglais. Mais il est impossible de savoir jusqu'à quel point ces chiens étaient déjà mélangés à d'autres d'origine européenne.

### **A.S. D'après les données ethnographiques, est-il possible qu'il y ait encore de ces chiens autochtones?**

**D.D.** Selon l'anthropologue Franck Speck qui visita en 1925 les communautés innues du lac Saint-Jean et de la côte Nord, on y rencontrait plusieurs types de chiens. Il y avait encore de vrais chiens indiens, appelés *Mahikan Atùm* ou chiens loups mais, curieusement, décrits comme étant d'allure vulpine, au ventre blanc et à la toison soyeuse soit rousse soit blanche et grise. De même, d'allure vulpine également, une race de chiens chasseurs d'ours de la nation des Tahltans, sous groupe Tlingit du nord-ouest de la Colombie-Britannique se serait éteinte aussi tardivement que durant les années 1980.

Toutes ces races auraient disparu probablement avec le recul des anciens modes de vie de leurs maîtres et à la suite des croisements avec les différentes races de chien introduites par les Européens. Ne subsistent donc désormais que les races de l'Arctique dont les phénotypes sont davantage proches du loup, mais pour lesquelles les vieux Inuits, à l'Est principalement, disent souvent qu'ils ne sont plus identiques à ceux d'autrefois.

*2. Les rapports aux chiens et ses fonctions dans la communauté. La différence de ce rapport et ses fonctions entre Amérindiens et Européens.*

### **A.S. Quelles fonctions donnait-on aux chiens à cette époque ?**

**D.D.** Les chiens étaient évidemment indispensables à la vie des Amérindiens et cela à plusieurs titres. Pour la chasse, en premier lieu, un chasseur en aura sept ou huit pour la chasse à l'original, particulièrement lorsque la croûte de neige supporte les chiens tandis que la proie cale, mais aussi à l'été pour forcer les cervidés à sortir du bois et à s'exposer aux chasseurs qui les abattent sur un plan d'eau; également pour repérer les caches d'ours, le mouvement des castors, pour rapporter de la sauvagine, et plus au sud-ouest, pour la chasse au bison. Par contre, les chiens d'Amérique, ne connaissant pas la compagnie des animaux domestiques européens, en firent leurs proies : oiseaux de basse-cour, mouton, etc. Ce fut la source de conflits avec les colons et probablement un facteur de leur disparition au fur et à mesure de la progression de l'agriculture européenne. À l'inverse, les porcs des Européens laissés en liberté dévastaient les jardins des Amérindiens.

Les chiens servaient également de bêtes de somme pour hâler les traîneaux. Partout sur la banquise, les Inuits se déplaçaient en traîneaux. Dans les Prairies, l'on fixait un travois au dos d'un chien. Dans les aires culturelles du subarctique et du nord-est de l'Amérique, le recours aux chiens de trait n'existait pas chez les Algonquiens et chez la plupart des Athapascans. Cette pratique a été introduite par les Européens, parallèlement à l'arrivée de nombreuses nouvelles races canines. À l'exemple des premiers colons canadiens qui, tout particulièrement en l'absence prolongée de chevaux, charrient leur bois, leur eau et leurs provisions en traîneaux, à l'exemple également des missionnaires tel le récollet Hennepin, des explorateurs comme Lasalle accompagnés de leurs chiens de traîneau, les Amérindiens admiratifs de cette pratique apprirent à dresser leurs chiens. En conséquence, cela libéra les femmes du port des fardeaux.

La dernière fonction du chien était celle de vidangeur et de coprophage. Les sources n'en disent rien, ou si peu et encore de manière bien allusive. Pourtant, il s'agit d'une question essentielle : quelles étaient les règles d'hygiène dans les campements et surtout dans les villages ? Ainsi, où allaient les excréments humains dans ces villages hurons regroupant facilement cinq cents personnes, parfois probablement plus de mille, voire près de deux mille ? Ce sont les chiens qui nettoient le village et les maisons-longues huronnes. Les chiens de l'Arctique le font pour leurs propres excréments comme pour ceux des humains. Il devait en être partout de même autrefois, d'autant que la pêche et la chasse avaient leurs périodes creuses durant lesquelles les chiens jeûnaient. Ajoutons encore que le silence des sources constitue un témoignage : ne serait-ce pas parce que les chiens faisaient le ménage qu'elles sont silencieuses ? En somme, ces mêmes chiens qui sont coprophages mettent aussi leur museau dans le pot de nourriture, ils mangent avec les

humains mais ils sont également mangés par les humains, bref, ils se situent aux deux pôles de la chaîne alimentaire.

**A.S. Donc l'idée qu'un chien tire un traîneau serait, selon ce que vous nous racontez, une invention des Français ?**

**D.D.** Lors des expéditions militaires d'hiver contre les villages de la frontière de la Nouvelle-Angleterre, Amérindiens et miliciens canadiens pouvaient parfois, (car il était rare de trouver des bêtes assez bien dressées), atteler deux gros chiens à un traîneau sur lequel l'on déposait son bagage. Attelage de chien et toboggans résulteraient donc d'un échange culturel à double sens. Cela serait caractéristique des Innus, depuis la toute fin du XIXe siècle alors que ces derniers acquéraient des Canadiens français, en même temps que le vocabulaire français des commandements, des gros chiens de traîneau (mistàtum), sans pour autant délaissier leurs petits chiens de chasse (mahìkan atum). Cependant, il n'en va pas de même, plus au nord, des Cris qui pour leur part, auraient emprunté leurs traîneaux et ses chiens des Inuit qui y avaient recours depuis des temps immémoriaux. Il est très facile d'identifier l'origine culturelle des attelages : ceux où l'on dispose les chiens en forme d'éventail sont d'origine inuite, ceux où les chiens sont attachés en file, deux par deux, sont d'origine canadienne française.

**A.S. Le chien avait-il d'autres fonctions ?**

**D.D.** Contrairement à l'Europe, mais comme en Asie, le chien était un aliment en Amérique. Non pas une nourriture quotidienne ou banale, mais une nourriture de survie en cas de famine, et fréquemment une nourriture rituelle. Rien n'indique qu'une race ou qu'une lignée particulière ait été réservée à des fêtes rituelles. Pas d'indications non plus de chiens spécialement engraisés à ces fins, comme c'était le cas chez les Aztèques. Chez les nations algonquiennes des Grands Lacs, comme chez les Iroquoiens, le chien était le mets le plus estimé; souvent accompagné d'autres viandes, ce mets était présent aux fêtes, aux célébrations : tenue de grands conseils, de rencontres diplomatiques ou guerrières, de rituels de mise à mort, de festins pour un malade ou pour les morts. Les Français ont adopté ces pratiques non pas entre eux, mais dans leurs rapports avec les Amérindiens : ainsi, gouverneurs et officiers suspendaient au feu, pour leurs alliés, de grandes chaudières de bœuf et de chien. Les missionnaires jésuites, pour leur part, en ont surmonté l'aversion et en firent du bouillon pour leurs malades, mais le père Nicolas, le plus indianisé des missionnaires, les jugeait d'un goût exquis.

Le chien pouvait également être mis à mort à des fêtes rituelles sans être consommé : pendu à une perche pour chasser la maladie, pour affronter un péril, ligoté et ficelé pour l'arrivée du printemps. Les missionnaires associèrent le sacrifice du chien à celui de l'agneau que, dans la tradition judéo-chrétienne, l'on peut consommer banalement, mais qui est également investi d'une formidable charge symbolique : l'offrande à Dieu dans l'Ancien Testament de l'agneau pour renouveler l'alliance et, dans le Nouveau Testament, le Christ-agneau de Dieu qui s'immole pour effacer les péchés des hommes et racheter l'humanité. Pour les missionnaires, le sacrifice du chien relevait donc d'une alliance avec le diable. Ceux-ci projetaient une interprétation judéo-chrétienne sur les rites religieux amérindiens impliquant le chien. En réalité, pour les Amérindiens, il ne s'agissait pas de sacrifices d'expiation ou de rédemption parce que l'idée de péché – tant l'originel que l'individuel – ne faisait pas partie des conceptions religieuses de ces animistes. L'oblation du chien constituait un sacrifice propitiatoire de communication avec les forces de l'au-delà et de renouvellement d'alliance.

**A.S. Quels chiens étaient les mieux dressés ? Pourquoi les Amérindiens croyaient-ils que les chiens européens avaient plus d'esprit que les leurs ? La différenciation des pratiques sociales a-t-elle un lien avec cet « esprit supérieur » ?**

**D.D.** Les Outaouais reconnaissaient une habilité plus grande aux chiens européens. À leurs yeux, cette supériorité des chiens européens aurait été analogue à celle des grands voiliers des Français par rapport aux canots des Amérindiens. Ils pensaient que les chiens européens possédaient une force intérieure plus

grande, prise au sens d'une force spirituelle ou d'un esprit plus puissant, ce qui est cohérent avec leur vision animiste des animaux.

À mon avis, les habiletés plus grandes des chiens européens tenaient aux facteurs suivants. Tout d'abord, les Outaouais comme l'ensemble des Amérindiens du Nord-Est et du subarctique ne connaissaient pas les chiens de traîneaux. De plus, le dressage des chiens dans la tradition européenne commandait des comportements plus diversifiés et davantage spécifiques. N'oublions pas qu'en Europe la chasse et la pêche en eau douce étaient des privilèges exclusifs des nobles qui y consacraient une part importante de leurs loisirs. De cette tradition sont nées, grâce à un élevage à base de sélection, des races extrêmement diversifiées, depuis les bassets pour poursuivre le gibier dans les terriers jusqu'aux grands lévriers. Les paysans avaient des chiens gardiens de troupeaux, bouviers et bergers, de même que des chiens de trait, s'y ajoutaient encore les chiens de sauveteurs, les chiens plongeurs des pêcheurs, etc. Bref, une division des fonctions canines plus élaborée en Europe. Les nobles possédaient des races de chiens différentes pour chaque gibier et ils s'attendaient à des performances spécifiques, tant de leurs meutes que de leurs chiens pris individuellement, tel le chien d'arrêt. En corollaire, comme artisan de la chasse, l'Amérindien réunit dans sa pratique davantage d'habiletés que l'aristocrate, mais ce dernier dirige une entreprise de chasse plus puissante que celle de l'Amérindien. Je suggère ici l'analogie entre la boutique de l'artisan et la manufacture, mais revenons plutôt à l'explication de notre missionnaire-aristocrate-chasseur. Celui-ci compare la chasse du cerf des Indes – probablement le wapiti maintenant exterminé à l'est du continent — et celle du cerf de France. Ces deux types de chasse seraient tous différents. Selon le père Louis Nicolas, les Amérindiens sont les plus habiles chasseurs du monde et ils sont loin de se préoccuper des manières des veneurs des vieux pays, c'est-à-dire de ces officiers de vénerie d'un prince qui s'occupent de la chasse à courre, même si le chasseur autochtone possède d'aussi grandes meutes de chiens que les seigneurs. Le chasseur d'Amérique ne dispose pas de piqueurs qui l'accompagneraient, c'est-à-dire de valets de chiens qui poursuivent la bête à cheval. À l'Amérindien, il suffit d'un canot, d'avirons, de flèches ou d'un fusil. Sachant se passer de tout ce grand appareil de chasse d'Europe, un seul *Sauvage*, sans chiens, déploiera une extraordinaire habileté à suivre les pistes et à déjouer l'animal. Quels que soient les tours et détours de la bête, notre chasseur la rejoint toujours, même en suivant les traces sur de la vieille neige.

C'est donc moins le développement de races canines pour diverses fonctions de la chasse qui compte que l'utilisation du chien et le partage des fonctions entre chasseurs et chiens de chasse. L'aristocrate a tout délégué à ses valets et à ses chiens. Le chasseur amérindien ne délègue rien à des valets tout en gardant l'aptitude de décoder et de suivre lui-même les pistes de l'animal sans confier toute cette fonction au chien. Le chasseur amérindien aura joué de ruse avec l'animal, il se sera confondu avec lui; l'aristocrate ne sera pas descendu de son cheval, il aura dominé la bête et la nature, de par son appareil et sa puissance. Au terme de la quête, dans la forêt de Fontainebleau, le voyer offrira à son maître le pied droit du cerf, aux grands limiers, c'est-à-dire à l'aristocratie des chiens, le cœur et la tête, respectant en cela, partout et pour tous, la hiérarchie.

Poursuivons encore notre quête d'explication du génie plus grand des chiens français aux yeux de nos hôtes outaouais. Nous l'avons remarqué, pour parler avec autant d'attention et d'intérêt de la chasse, le père Nicolas en avait gardé, y compris pour la fauconnerie, la passion de ses origines aristocratiques. Passion également pour les animaux qu'il nous décrit avec détail dans leur environnement américain, passion encore pour le dressage, lui qui a appris à deux jeunes ours à marcher comme des hommes, à danser, à manier la hallebarde et à mimer les exercices du mousquet. Il est donc probable qu'en plus du contexte sociétal qui rend compte de rapports différents aux chiens, le père Nicolas ait été un dresseur exceptionnel de chiens. Qui plus est, et c'est là un dernier facteur explicatif de l'apparente supériorité des chiens des Français, à cette époque, seule l'aristocratie gardait, pour son seul plaisir, des chiens de compagnie. Ces chiens, on les voit fréquemment aux côtés de leurs maîtres dans des tableaux de l'époque représentant des familles aristocratiques dans leurs confortables et luxueux intérieurs. Tous ces facteurs raciaux, sociétaux, individuels ont bien pu fonder le jugement des Outaouais sur l'esprit supérieur des chiens français. Quant au père Nicolas, les habiletés, la ruse, la finesse du chasseur autochtone l'envoûtaient bien davantage que ne lui en imposait la majesté du seigneur à la chasse à courre. Cela ne fait-il pas encore l'objet d'un débat au Royaume-Uni !

**A.S. Quel était le rapport des Amérindiens aux chiens ? Traitait-ils durement leurs chiens ou, au contraire, les soignaient-ils afin de les faire vivre longtemps ? Comment les considéraient-ils ?**

**D.D.** Les sources documentaires nous livrent un portrait ambigu souvent contradictoire. Quels que soient le siècle ou la nation, les observateurs soulignent unanimement la manière dure avec laquelle les Amérindiens traitent leurs chiens. Même s'ils sont fidèles et attachés à leurs maîtres, ceux-ci les nourrissent mal et ne les caressent jamais. L'on fait travailler le chien au maximum après quoi on l'abat ou encore on le libère, ce qui est une condamnation à mourir de faim. À peu près partout, on utilise le même mot pour dire chien, esclave, captif. Chien peut être également synonyme de n'être rien, d'être lâche, traître. Inversement, jamais le chien n'acquiert une figure totémique comme le loup, l'ours, la grue, etc. Par contre, des femmes allaiteront des chiots qu'une chienne ne peut nourrir.

Il existe aussi une règle d'éducation commune pour les chiens partis à la chasse et pour les enfants qui crient ou pleurent : dans les deux cas, on ne doit pas témoigner de déplaisir. L'on dira que l'on tire un grand pouvoir à aimer les chiens, que les chiens comprennent même s'ils ont perdu la capacité de parler. On se fait cadeau de chiens : il a pour les Amérindiens la même valeur qu'aurait un cheval dans la colonie. Un Français du Détroit s'est déjà fait emprisonner pour refus de compenser un Amérindien dont il avait blessé le chien. Des chasseurs hurons pouvaient vanter les exploits de chasse de leurs chiens préférés, refuser qu'ils soient sacrifiés, leur donner un nom. Enfin, dans leurs sépultures, les morts étaient fréquemment, aux côtés de précieux objets, accompagnés de chiens.

Évidemment, ce rapport contradictoire au chien n'est pas particulier aux sociétés amérindiennes anciennes. Il le demeure dans nos sociétés contemporaines, y compris dans la langue, ainsi, en français, « mon pitou » aura-t-il une connotation affectueuse, « chien » désignant une caractéristique morale humaine sera injurieux, mais encore plus s'il est employé au féminin : « chienne ». Cette connotation davantage péjorative associée au genre féminin ne semble pas caractériser le rapport amérindien à notre animal domestique. En Haïti, le rapport au chien demeure caractérisé par l'histoire de l'esclavage où le maître bat l'esclave qui bat les chiens qui eux s'entredévorent.

*3. Le chien et la mythologie*

**A.S. Les communautés amérindiennes concevaient le monde par l'intermédiaire du mythe. Plus que politique, on peut dire que celles-ci étaient mythologiques, en ce sens que le support des pratiques sociales reposait en dernière instance sur un appel aux mythes plutôt qu'à une histoire écrite assurant une reproduction consciente d'elle-même du groupe. Dans quelle mesure ces mythes nous renseignent et sont-ils pertinents pour l'interprétation de la place du chien chez les Amérindiens ?**

**D.D.** Dans tous les domaines de l'histoire des Amérindiens, et la question du rapport au chien n'y déroge pas, il est indispensable de faire un détour par la mythologie. Les Amérindiens croient avoir tiré leur origine des animaux, conception inconcevable pour un chrétien. Les récits de la genèse mettent en place esprits, animaux et humains primordiaux. Ceux-ci ont en effet tous la même antériorité et sont tous habités, comme les végétaux d'ailleurs, par les esprits. Animaux et humains font également partie de la culture et ils se distinguent non pas par la substance mais par la forme. En effet, les non-humains sont partout omniprésents au cœur de la vie sociale et, à cet égard, pour ces animistes, les frontières de l'humanité ne s'arrêtent pas à l'espèce humaine, puisque les animaux sont dotés d'une âme similaire à celle des humains. Ce sont des personnes dotées de conscience, d'intentionnalité, de solidarité, bref d'une intériorité analogue à celle des humains. Humains et animaux possèdent une même essence spirituelle et ne se distinguent que par l'habit, c'est-à-dire par la forme corporelle. Les travaux de Philippe Descola sont très éclairants à cet égard.

La terre est une gigantesque tortue qui cause les éclipses lorsqu'elle se tourne; s'y affrontent les forces du haut plutôt favorables, incarnées par l'Oiseau-Tonnerre et celles du bas, plutôt maléfiques des monstres serpents chtoniens. De grands personnages mythiques, des décepteurs (ou tricksters), tels, parmi tant d'autres, Tsakapesh ou Nanabozo, racontent l'origine de la vie et de la mort, la transformation des humains de l'état de proie à celle de prédateurs, les ruses et les forces des héros pour échapper à la marmite des

anthropophages, la collaboration d'écureuil, de souris et de musaraigne pour libérer Soleil piégé au collet, geste à l'origine du jour et de la nuit, Soleil sur lequel Tsakapesh s'est finalement retiré. Le chien devient le compagnon de chasse de Tsakapesh. Il était aussi gardien d'un pont sur la route qu'empruntaient les âmes d'où il en entraînait plusieurs dans la noyade. Les âmes des humains et celles des chiens terminaient leur périple dans deux sentiers rapprochés des étoiles.

Dans les versions iroquoiennes des origines du monde Aataentsic, la première femme, travaillait dans son champ alors qu'elle vit Ours noir que Chien poursuivait. Le premier tomba par un trou du haut du ciel, Chien et Femme suivirent et atterrirent sur le dos de Tortue. Aataentsic était alors enceinte de jumeaux. Mais enceinte de qui, puisqu'Homme n'habitait pas le monde premier d'Aataentsic ? De Chien ? Oui, ainsi que nous l'enseignent de nombreux autres mythes d'Amérique, et d'Asie également. Dans le chapitre « la femme au chien » de son livre *Histoire de Lynx*, Lévi-Strauss nous rapporte différentes versions d'un mythe de l'accouplement de Femme originelle et de Chien. L'héroïne est engrossée contre son gré par un amoureux, chien le jour et beau jeune homme la nuit. Elle donne naissance à des chiots dont elle brûle les peaux pour en faire des humains, sauf pour une fille qui soit demeurera chienne, soit deviendra humaine à moitié. Le chien apparaît donc quasi humain et, à cet égard, il est un conjoint doublement inacceptable à cause de sa nature animale (trop grand éloignement) et parce qu'il est « un germain au titre d'animal domestique et de frère inférieur » (trop grande proximité). Au chien est donc associée une sexualité illégitime et le chaos dont, selon un mythe chipewyan, les humains seraient sortis avec l'arrivée d'Homme, un géant à la tête dans les nuages, qui a aplani la terre, et, de son bâton de marche, tracé rivières et lacs qu'il a remplis d'eau. Il aurait ensuite pris le chien et l'aurait déchiré en morceaux : ses entrailles jetées dans les lacs et rivières seraient à l'origine des poissons; de sa chair dispersée sur la terre, les animaux terrestres tireraient leur origine; de sa peau lancée dans l'air, seraient sorties toutes les espèces d'oiseaux.

En somme, animaux et humains tiennent leur origine de relations sexuelles entre Femme et Chien, donc d'une relation sexuelle doublement interdite parce qu'à la fois trop proche, en conséquence incestueuse, entre un humain et un presque-humain et trop éloignée entre un humain et un animal (bestialité). C'est en référence à ce mythe très répandu qu'une nation athapascanne culturellement proche des Chipewyans se désigne par l'ethnonyme de *Plats Côtés de Chiens* ou *Flancs-de-chiens*.

**A.S. Et une fois défait, le Chien est devenu pourvoyeur de nourriture, ce qui pose aux humains-chasseurs un problème fondamental : comment s'assurer que Chien traquera tous les animaux sans les traquer eux-mêmes ? L'inceste sexuel du chien dans le mythe conduirait-il à l'homophagie alimentaire ?**

**D.D.** Selon Lévi-Strauss, les mythes postulent une corrélation entre propensions incestueuses et appétit cannibale. Il serait donc indispensable que Chien sache distinguer les humains de l'ensemble de ses proies animales et par delà de tous les géants cannibales. Ainsi, au terme de leur genèse, les Innus habitaient une presqu'île dont Chien assurait la garde pour repousser prédateurs et cannibales. Chien ne pourra ni ne devra donc manger la même nourriture que les humains. En effet, si les humains nourrissaient Chien des produits de la chasse, ceux-ci risqueraient d'être eux-mêmes mangés par Chien parce qu'en concurrençant les humains pour leur nourriture, Chien se placerait dans la position de Loup dont les proies sont non seulement les mêmes que celles de l'homme, mais également l'homme lui-même. Les mythes traitent de ce danger et des manières de le surmonter. Ainsi l'enfant couvert de poux et abandonné par ses parents obtint-il l'aide de son grand-père Mistapeu, un géant couvert de toison et pourvoyeur de gibier qui le protégea contre les Asthens mangeurs d'humains. À son petit-fils lui demandant quel morceau de viande il mangerait, Mistapeu répondit aucun, et qu'il se contenterait des poumons, affirmant que, peu importe la partie de l'animal qu'il consommera, désormais l'Homme n'y percevra plus aucune saveur. Ramené au campement des parents de l'enfant couvert de poux, Mistapeu y vivait exclusivement de poumons d'animaux sans que l'on puisse savoir comment il s'arrangeait avec ses excréments. Dans un autre récit, Tsakapesh tue le géant cannibale Katshituasku qui avait dévoré ses parents. Il l'éventre pour y retrouver les os de ses parents, mais ne les ayant pas retrouvés, il ne put les faire revivre. Nous retenons de ces mythes l'analogie entre la position et la fonction du chien et celles de Mistapeu : protecteur, pourvoyeur dont l'alimentation ne doit pas être la même que celle des humains et enfin, tous deux sont coprophages. Nous

retenons également que les os des animaux chassés doivent leur être retournés afin d'assurer leur réincarnation.

Selon un autre mythe, des Pieds-Noirs cette fois, Chien aurait dénoncé l'adultère de Femme à Homme qui aurait durement frappé sa conjointe. Pour se venger Femme aurait fait perdre la parole à Chien et l'aurait réduit à manger des excréments. Soulignons ici l'intérêt de la conception mythique du rapport du chien à la parole : il l'aurait déjà possédée, l'aurait perdue, mais continuerait de la comprendre. Chez les Hurons, les éclipses de la lune donnaient lieu à un tintamarre à l'occasion duquel l'on battait les chiens pour les faire hurler parce que l'on croyait que la lune (Aataentsic) aimait les chiens. Manière de les faire « parler » comme au temps du chaos pour contrer la menace d'usurpation du pouvoir que représenterait la récupération de la parole par les chiens ?

La conception amérindienne de la compréhension du langage par les chiens est intéressante à la lumière des recherches contemporaines sur les animaux et la communication. Un chien bien dressé comprendra un grand nombre de signes, mais toujours moins qu'un primate. Cependant, de tous les animaux, c'est le chien qui communique de la manière la plus élaborée avec les humains. Cela tient au fait que, plus que tout autre animal, il a accédé à l'univers symbolique en intégrant la contrainte morale. Cela implique que le chien ne fait pas qu'échanger des signes, mais qu'il agit de manière responsable pour maintenir les conditions de la communication. Cette part de responsabilité qu'il assume implique la possession d'extraordinaires habiletés sociales dans la culture humaine. Ceci le distingue du loup auquel, par stimuli-réponses on peut apprendre à répondre à des commandements. Cependant, celui-ci conservera ses habiletés sociales spécifiques au monde des loups, non pas celles indispensables pour vivre avec les humains. Ainsi, lui confierait-on le rôle de gardien, et il ne saurait distinguer membres de la famille, bandits et invités. Il n'aurait pas non plus le courage du chien pour défendre sa maisonnée. Il en va de même pour les chimpanzés, plus savants dans l'apprentissage du langage des signes, mais incapables, devenus adultes, de vivre avec les humains.

**A.S. Justement, la mythologie amérindienne ne réserve-t-elle pas une grande importance à la dialectique entre le loup, représentant la nature sauvage, et le chien, représentant la domesticité et la sécurité de la communauté des humains ? Et plus largement, qu'enseignent les mythes sur la distinction entre le chien et les autres animaux ? Retrouve-t-on plus largement dans la mythologie un critère de démarcation entre le chien et les autres animaux, où le premier partage sa vie avec une autre espèce, en l'occurrence l'humain ?**

**D.D.** Oui. D'abord dans ces grands mythes, deux animaux sont en rapport étroit avec le chien : le loup et l'ours. Désigné de « queue étroite » par opposition « queue touffue » pour Loup, Chien dans un récit mythique cri aurait, grâce à sa taille alors supérieure à celle de Loup, battu ce dernier dans une course devant décider lequel des deux vivrait avec les humains. Fou de rage, Loup lui reprocha d'être trop gros pour vivre parmi les humains : n'allait-il pas y manger deux fois plus que lui ? Chien promit alors de réduire sa taille afin de manger moins. Mais Loup répondit : tu te rappelleras que chaque fois que je te verrai, je te tuerai, voilà ta punition pour te faire nourrir. Le chien est nourri par les humains en même temps qu'il est une nourriture pour ceux-ci, contrairement au loup qui a la capacité de transformer le chien et l'homme en proie. Le chien est un allié de chasse de l'homme, le loup son concurrent. Le chien est de chair commune à l'homme, le loup est d'os; le chien n'est pas mature puisque dominé par l'homme, le chien peut porter un nom personnel, pas le loup. Chien vit dans la société humaine, non pas le loup qui, à cet égard, le juge traître. Le chien est adjuvant de la chaleur, de la nourriture et du printemps, le loup est l'inverse; le chien porte la transgression du tabou de l'inceste, non pas le loup; voilà pourquoi le premier ne peut servir de figure totémique alors que le loup le peut.

Ensuite, l'ours et le chien ont tous deux, pour les humains, un goût exquis. Ours est associé comme chien au retour du printemps, donc à la chaleur et à la nourriture. Mais ours envie chien parce qu'il se considère plus près d'homme que ne l'est le chien à deux égards : de tous les animaux, il est, lui, ours, le seul dont la nourriture (fruits secs, noix, miel) est compatible avec celle d'homme et de surcroît, il se blottit dans sa maison tout l'hiver comme le fait l'homme. Voilà pourquoi dans les récits mythiques, Ours a pu adopter des enfants d'humains.



Mais au-delà de ce rapport particulier au loup et à l'ours, le chien serait, pour l'ensemble des animaux, une menace. Dans la mythologie des Penobscots recueillie par Frank Speck, un sous groupe abénaquis, le héros fondateur aurait, avant que l'homme n'apparaisse, réuni les animaux pour savoir quel serait leur comportement quand l'homme viendrait vivre parmi eux. L'original déclara qu'il allait fuir. L'écureuil roux menaça qu'il lui grignoterait la tête. Les autres bêtes jugèrent que l'homme serait trop pauvre pour cohabiter avec lui. Seul le chien offrit de vivre avec l'homme, de partager sa pauvreté et depuis ce temps, ils sont partenaires de chasse. L'homme apparaissait « pauvre », c'est-à-dire dépourvu et faible face aux autres animaux, mais depuis que le chien a quitté le monde des animaux pour aller vivre avec lui, le rapport s'est renversé et désormais, ensemble, tous deux sont menaçants.

#### *4. De la mythologie à la pratique sociale*

### **A.S. En quoi ces mythes nous permettent-ils de comprendre la vie quotidienne des Amérindiens ?**

**D.D.** Pour éviter tout anachronisme, ici, il importe de ne pas interpréter le rapport ancien des humains aux chiens à partir de notre monde de chiens compagnons, généralement castrés vivant dans un espace domestique aseptisé et jamais aussi exigu qu'un wigwam ou qu'une maison longue.

Les missionnaires reconnaissent à la fois la nécessité et l'embarras des chiens. Il existe une mutuelle dépendance humain/chien pour la chaleur et la nourriture. Cette proximité est pour eux synonyme de transgression de la frontière devant séparer le règne animal de celui des humains. Vivre chez les Amérindiens et leurs chiens, c'est reculer dans un état primitif de confusion, de pauvreté, de saleté et de lubricité.

J'ai déjà souligné le comportement coprophage du chien qui mange aussi dans l'écuelle de son maître. Il s'agit d'un repoussoir. Le chien est également hiérarchique. Son maître était toujours un homme, un chasseur. Le chien cherche toujours à monter dans la hiérarchie de la meute, à se rapprocher du maître et à prendre sa place dès qu'il est absent. Contrairement aux animaux sauvages et spécifiquement au loup, le chien mâle a une pulsion sexuelle constante. La chienne a deux périodes de chaleurs par année, contrairement à la louve qui n'en a qu'une. Les chiens mâles sont toujours attirés par l'odeur féminine, ils sentent également les menstruations et cherchent l'occasion de mettre leur museau sur le sexe des femmes. Cela s'observe dans nos maisons, où les chiens mâles non castrés ont une prédilection pour les sous-vêtements féminins. Il n'y a pas si longtemps, dans l'Arctique, là où il y avait des chiens en liberté, les femmes menstruées tenaient un bâton lorsqu'elles sortaient dehors. Enfin, le chien ne reconnaît pas sa filiation, la mère et le fils, le père et la fille, pouvant s'accoupler. En somme, le chien dont la pulsion sexuelle est constante ne connaît pas l'interdit de l'inceste, cherche à prendre la place de l'homme qui est son maître et est attiré par le sexe des femmes, attirance attisée depuis des millénaires par la cohabitation dans la promiscuité. Dans cette perspective, le mythe du couple de la femme et du chien dans le chaos primordial et de son renversement par l'homme qui instaure le couple homme-femme et le tabou de l'inceste fait pleinement sens. Si les missionnaires interprètent le rapport humain/chien sur le mode de la sauvagerie, les Amérindiens devaient le vivre sur le mode de la réalisation et de la vérité du mythe de leur ordre social.

### **A.S. Y a-t-il, dans les différentes pratiques sociale, une qui s'arrime fondamentalement aux prescriptions mythiques. Dans l'affirmative, quelles interprétations peut-on proposer de ces prescriptions ?**

**D.D.** La chasse, et en général la prédation, est une entreprise religieuse parce qu'elle met le chasseur en rapport avec des animaux habités d'un esprit, chacune des espèces relevant d'un maître avec lequel il faut maintenir l'alliance. En effet, dans cette représentation ancienne de la chasse, c'est moins le chasseur qui abat l'animal que l'animal qui se donne au chasseur par générosité et compassion. Le chasseur doit donc demeurer en relation avec l'esprit de l'animal par la séduction et la coercition magique. Ainsi, il y aura « l

» sur une omoplate de caribou retirée du feu (scapulomancie) les déplacements futurs de sa proie, il aura jeûné, rêvé. D'autres rituels suivront la capture et la consommation de sa proie; seul leur respect permettra la réincarnation, dans un autre individu de la même espèce, de l'âme de l'animal abattu, renouvelant ainsi la générosité des esprits.

Les chiens étaient principalement dressés pour la chasse à l'ours, à l'orignal et au castor. Une meute de chiens s'avérait particulièrement utile pour harceler jusqu'à épuisement l'orignal empêtré dans la neige profonde, ou encore l'ours. La bête abattue, on en nourrissait les chiens des entrailles, mais en aucune occasion, en aucun temps ne devrait-on donner des os aux chiens. De surcroît, il fallait retourner à l'eau les arêtes des poissons et attacher aux arbres, hors d'atteinte des chiens, les crânes (non pas les têtes) des ours, des castors et des cervidés. L'arbre représentait l'axe vertical du monde vers la voie lactée et les territoires célestes des héros fondateurs, Tsakapesh, l'Oiseau-Tonnerre et autres d'où provient la réincarnation de la vie. Ainsi, par ce rituel funèbre, l'âme de l'animal tué se réincorporera-t-elle dans un autre individu de même espèce.

Cette coutume était encore présente chez les Innus du début du XXe siècle et son explication perdurait toujours : les os sont indigestes, ils rendent les chiens malades, leur brisent les dents et de surcroît cela irrite les esprits de ces animaux qui rendraient impossible le succès de leur prochaine chasse. Les animaux sauvages percevaient comme la dernière ignominie de voir les chiens croquer, dévorer et se battre pour leurs os puisque le chien, un animal comme eux-mêmes, serait devenu un traître à son règne en vivant aux côtés de l'homme, l'aidant à suivre leurs traces puis à les tuer. Dans le sillage de Mistapeu, il est obligatoire que le chien pourvoyeur de nourriture ne mange pas les mêmes parties de l'animal que les humains. Ainsi, pour les raisons expliquées précédemment, le chasseur échappe-t-il à la menace d'être dévoré par les chiens, et cela oblige-t-il le chien à remettre à son maître ce qu'il attrape et à ne manger que ce qu'il rejette : le gros intestin et les poumons; enfin, le rituel funéraire d'exposition des os s'en trouve assuré pour la réincarnation des animaux, comme l'évoquait l'incapacité pour Tsakapesh, en l'absence de leurs ossements, de faire revivre ses parents. Par ces pratiques, les chasseurs, littéralement, vivaient leurs mythes.

**A.S. Si, comme le dit Aristote, la chasse et la guerre se rejoignent en ce qu'elles visent le combat contre des « bêtes féroces », alors il convient maintenant de se pencher sur la question de la guerre. Est-ce que les chiens avaient une utilité pour la guerre ?**

**D.D.** La guerre en Amérique, plus précisément la petite guerre, se pratiquait traditionnellement sur le mode de la chasse avec ruse et courage, par escarmouches et par surprises. À cet égard, les chiens jouaient un rôle essentiel de gardiens et de sentinelles, prévenant du danger, débusquant l'ennemi ou la bête aventureuse et agressive.

**A.S. Retrouve-t-on pour la guerre une fonction symbolique attribuée à Chien ?**

**D.D.** Un festin solennel de chien précédait toujours le départ à la guerre. Au cours de ce rituel, l'on présentait une tête de chien cuite à chacun des guerriers qui se préparaient ainsi à affronter ses « chiens d'ennemis »; en même temps, la chair du chien leur était source d'une bravoure analogue à celle du chien qui ira jusqu'à se faire mettre en pièces pour défendre son maître. En Louisiane, l'on mangeait du chien pour suivre le chef de guerre, comme le fait le chien, et du chevreuil pour gagner son agilité, tandis que l'on s'abstenait du bœuf (bison) qui « appesantit » et du poisson qui « ramollit ».

Si ces manières étaient généralisées chez les Iroquoiens et chez la plupart des Algonquiens, elles ne faisaient pourtant l'unanimité ni chez ces peuples, ni chez leurs voisins : mets rare et délicieux pour les Hurons, cela était jugé honteux chez les Montagnais. Alors que les guerriers parcouraient leurs villages pour attraper des chiens, les Illinoises gardaient closes les portes de leurs cabanes pour épargner leurs chiens. Enfin, Nicolas Perrot écrit que des Sioux ne sont pas anthropophages parce qu'ils ne mangent ni chien ni chair d'homme, ce qui nous informe de leur similarité de chair et que leur consommation peut relever métaphoriquement de l'anthropophagie. L'on considérait également l'aboiement du chien comme un augure de guerre, ce qui implique une dimension surnaturelle, son rôle de sentinelle s'étendant bien

au-delà de sa vision et de son odorat dans son environnement immédiat : ainsi un aboiement extraordinaire communiquera-t-il une peur panique aux guerriers.

**A.S. Nous comprenons que les chiens représentaient un élément fondamental de la symbolique amérindienne, au travers une série de mythes les mettant en scène. Mais faisaient-ils partie de l'actualisation des mythes par les rites ? Plus précisément, faisaient-ils l'objet de sacrifices lors de rituels ?**

**D.D.** Les observateurs européens nous ont laissé de nombreux témoignages de sacrifices de chiens, généralement mis d'abord à mort puis pendus à de grandes perches, mis à la chaudière, noyés, ligotés et offerts au soleil. Les occasions étaient multiples : maladies, mortalités, fêtes des morts, traversée dangereuse de rapides, célébration de l'année nouvelle.

Les Chiens sont également suspendus à de grandes perches pour apaiser le tonnerre, c'est-à-dire l'Oiseau-Tonnerre, pour se préparer aux grands voyages sur des chemins difficiles, pour affronter rapides et sauts. Généralement, on cassait d'abord les têtes des chiens, mais il arrivait qu'on les suspende vivants par les pattes arrière afin que, mourant enragés, leurs hurlements chassent les esprits malfaisants. Ces perches étaient ornées de colliers de porcelaine (wampum), d'épis de blé d'Inde, de peaux passées d'originaux, de biches, de chevreuils, des couvertes, des jarretières. Ces objets n'avaient-ils pas tous une connotation mythique ? Ils étaient précieux, tout particulièrement les cordons ou colliers de porcelaine (aussi rares que sacrés) parce qu'exprimant la réconciliation et l'union des humains avec l'univers surnaturel. Précision supplémentaire, ces grandes perches ou ces grands mats étaient pelés de leur écorce, évocation métonymique du bâton de marche du héros fondateur qui a ordonné le monde au détriment du chien et qui, de ce grand bâton, a tracé rivières et lacs avant de se retirer dans le soleil.

En d'autres occasions, le chien, gueule et pattes ligotées, pierre au cou, était jeté au fond de l'eau pour que se calment les tempêtes, pour que les canots ne se fracassent pas sur les rochers, pour que la colère du manitou des profondeurs des eaux arrête la rougeole, favorise une bonne pêche, implore Michi Bichi, sorte de grand tigre sous-marin pourvu d'immenses nageoires dont le souffle produit les tempêtes. Le tabac accompagnait généralement cette offrande, mais également, à l'occasion, des vivres, des chaudières.

Enfin, au bout de la vie, lorsqu'il n'a plus d'espérance de guérison, un malade annonce stoïquement sa mort prochaine, récite sa propre oraison funèbre, conseille ses enfants puis ordonne un festin de « tout ce qui reste de provision dans sa cabane ». Des chiens accompagneront la dépouille dans sa sépulture que l'on pourra continuer de « nourrir » de viande de chien.

**A.S. Ces rites devaient heurter les Européens ? Par delà la stupéfaction, qu'en est-il de l'identité et de l'altérité ? Nous connaissons quelques transferts que la culture amérindienne a laissés à la culture québécoise. Mais il semble plus difficile de trouver des exemples inverses ou l'Amérindien s'est laissé gagner par les pratiques de l'Autre Européen. Connaissez-vous des situations où les Amérindiens tentent une fusion de leurs pratiques avec celles des Européens ?**

**D.D.** D'abord, il est vrai que les observateurs européens ont été étonnés des pratiques amérindiennes envers les chiens. Ils les ont jugées sur certains plans analogues aux leurs, mais ils ont surtout vu des pratiques païennes contraires à la foi, contraires à la civilisation, contraires à la raison, bref, comme l'écrivait le père Charlevoix : des superstitions résultant de l'ignorance qui constituent une « honte à l'esprit humain ». Cependant, n'oublions pas que ces jugements d'Européens instruits occultaient l'Autre en Soi, c'est-à-dire, dans leur propre société, tout l'univers des croyances et des pratiques « païennes », ne relevant ni du canon de la foi, ni de la raison. L'Europe n'a-t-elle pas pratiqué très longtemps les procès d'animaux, nous en avons même des traces en Nouvelle France, justement pour une histoire de bestialité où la chienne est jetée en prison !

Pour les Amérindiens, il existe plusieurs exemples du retournement du regard de l'Autre sur Soi, mais c'est, à mon sens, à Paris, en 1825, que ce retournement s'observe le plus clairement. Un groupe de

quatorze Iowas, hommes, femmes et enfants, se rendent en Grande-Bretagne à l'été 1844, puis à Paris à l'hiver 1845 où le peintre Georges Catlin les accompagne. Le roi Louis-Philippe les y accueille somptueusement en son château des Tuileries. À l'occasion de grands banquets, nos visiteurs rencontrent le tout Paris : Georges Sand, Charles Beaudelaire, Alexandre von Humboldt, Prosper Mérimée, l'ambassadeur de l'empire ottoman. Ces « Peaux Rouges » sont aussi reçus à l'Académie des Sciences, ils enchantent les Parisiens de leurs performances : danses, tirs à l'arc, jeu de balle. Ils visitent les Champs-Élysées, l'Hôtel des Invalides et plus encore. Mais voilà que ce qui semble surprendre le plus nos visiteurs iowas, c'est le grand nombre de dames françaises qui déambulent dans les rues de Paris avec leurs chiens. Qui plus est, ces Iowas médusés se transforment en anthropologues méticuleux et rigoureux en quantifiant leurs observations pour valider un fait social à leurs yeux surprenant, rapportant par exemple avoir vu 432 femmes avec un chien en laisse contre seulement 20 les transportant. Ces Amérindiens interprétèrent eux aussi la société européenne à partir de leur propre culture, mais, tout comme les Européens, ils s'initient également, de leur côté, à l'observation objectivante et rigoureuse de l'Autre dans ce qui leur apparaissait le plus inattendu : le rapport des Parisiennes à leurs toutous domestiques. À moins qu'ils n'y aient vu un retour au chaos initial de la proximité femme/chien ? Les sources ne nous le disent pas !